L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 27 MAI 1889. 62ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 27 MAI 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

1 an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shériff, sur les lieux, encoignure Washington et Dupré, Quatrième District—21 vaches laitières, 1 taureau, 3 chevaux, une charrette, un lot de bidons, ustensiles, etc.

La fabrication du sucre en 1888, en France.

Pendant la campagne 1887-88, la sucrerie indigène a fabriqué, dans 375 fabriques, une quantité de 344,744.657 kilogrammes de sucre. C'est une forte diminution sur le chiffre de la fabrication de 1886 87, qui avait été de 434,043.572 kilogrammes de sucre pour 391 fabriques. Mais, si à raison de l'insuffisance de la matière première, la production a diminué, on a réalisé d'assez grands progrès dans les méthodes de culture et de fabrication pour que le rendement effectif en sucre raffiné se soit élevé, d'une campagne à l'autre, de 8 87 à 9 54, soit une augmentation de 670 grammes de sucre par 100 kilogrammes de betterave.

Il a été livré à la fabrication, pour la campagne 1887 88, une quantité de 3,614,642 tonnes de betteraves au lieu de 4.897 079 tonnes pendant la campagne précédente.

L'amélioration de la richesse saccharine de la betterave a eu pour conséquence de porter le prix moyen des betteraves de 23 fr. 97 à 26 fr. 26 par tonne. Mais, en fait, l'agriculture n'a pas bénéficié de cette majoration des prix, parce que le rendement cultural est tombé de 31.900 kilogrammes à 22,469 kilogrammes de betteraves par hectare.

Les perfectionnements réalisés dans les procédés de fabrication ont aussi apporté leur contingent à l'élévation du taux de rendement. Dans la campagne 1887-88 on a employé 4,773 diffuseurs, au lieu de 3,240 pour la campagne précédente. On renonce de plus en plus à l'usage des presses hydrauliques ou continues. En outre, par la suppression successive des filtres à voir, par l'emploi d'un grand nombre de générateurs tubuleurs et d'appareils perfectionnés pour la concentration des sirops, les fabricants se sont efforcés de réduire au minimum leurs frais généraux.

Nous trouvons, dans le *Bulletin de statistique du ministère des finances* de mars 1889, des renseignements permettant de donner dès à présent un aperçu des résultats de la campagne 1888 89. Le nombre des fabriques s'est élevé de 375 à 380, y compris deux fabriques-distilleries où, en vertu de l'article 2 de la loi du 4 juillet 1887, la prise en charge a lieu à l'effectif, sous le bénéfice d'une déduction de 12 0/0 à titre de déchet de fabrication.

Le poids des betteraves mises en œuvre dans les fabriques abandonnées a été de 4,216.851 tonnes, qui, au taux de la prise en charge pour la campagne en cours (7.25 0/0), correspond à une quantité de 305,721,631 kilogrammes de sucre raffiné passible de la taxe de 60 francs; on peut évaluer à 400,000 kilogr. les quantités imposables à la même taxe qui seront produites dans les fabriques-distilleries.

La production totale semble devoir atteindre 405 millions de kilogrammes au moins, soit un rendement effectif de 9.60 à 9.65 0/0 du poids des betteraves.

Si les excédents de fabrication livrés à la consommation s'élèvent, comme on le prévoit, à 100 millions de kilogrammes environ, la sucrerie indigène profitera encore d'une prime de 40 millions de francs, malgré le relèvement de la taxe spéciale appliquée à ces excédents, taxe portée de 10 à 20 fr. par la loi du 24 juillet 1888.

On sait que les départements producteurs de sucre sont l'Aisne, les Ardennes, le Nord, l'Oise, le Pas-de-Calais, Seine-et Marne, Seine et-Oise et la Somme.

Pendant la campagne 1887-88, la quantité de sucre obtenue dans les 375 fabriques en activité a été de 91,606.-097 kilogr. pour l'Aisne, 8,099.701 kilogr. pour les Ardennes, 77.933.371 kilogr. pour le Nord, 30,802.560 kilogr. pour l'Oise, 30.465.643 kilogr. pour le Pas-de-Calais, 22.665,315 kilogr. pour Seine-et-Marne, 6 943 492 kilogr. pour Seine-et-Oise, 46.685 656 kilogr. pour la Somme et 29.572 820 kilogr. pour les autres départements.

Les fabriques de sucre ont employé pendant la période des défécations 38.-244 ouvriers hommes, 4 264 femmes et 3.384 enfants, et, pendant la période des travaux d'épuration, 6.842 ouvriers hommes, 142 femmes et 267 enfants. Le nombre total des journées de travail s'est élevé à: 3.526.961 journées d'hommes, 298 478 journées de femmes et 254.698 journées d'enfants. Le salaire moyen a été de 3 fr. 70 c. pour les hommes, 1 fr. 86 c. pour les femmes et 1 fr. 67 c. pour les enfants.

L'esprit des autres;

—Figurez-vous que ce matin, dit un bon bourgeois, je me suis réveillé tout bête.

—Et comment vous étiez-vous couché?

—Comme à l'ordinaire....

Les amies.

—Tu es allée à l'exposition avec Berthe?

—Hélas!

—Elle m'a dit que tout ce qu'elle y a vu est affreux.

—Je le crois bien! elle s'est arrêtée tout le temps devant les glaces!

Ce bon Calino était à l'inauguration de l'Exposition universelle.

Dans un parterre du jardin intérieur, il aperçoit un mouchoir perdu. Il le ramasse. Les initiales lui sautent sous les yeux.

Et avec un soubresaut:

—F. L.... Un mouchoir à l'illustre créateur de la fameuse tour. Je le garderai toute ma vie comme souvenir!

Veut-on connaître l'opinion de M. Chevreul sur Napoléon, qu'il avait vu en 1813:

—Un tout petit homme; un général Tom-Pouce; pas de cou.

Sur Joséphine, entrevue au Muséum, en 1815:

—Rien que des yeux; elle tenait constamment sur sa bouche un mouchoir de dentelles. Une perruque frisée et un pied de rouge sur les joues.

Sur Marie-Louise:

—Le teint frais comme une rose; mais l'air morose et une bouche vulgaire.

Calino, se trouvant très heureux, est très prudent, comme les personnes qui tiennent beaucoup à la vie; aussi ses amis ont-ils été fort surpris, l'autre jour, lorsqu'il leur a annoncé son prochain départ pour Londres.

—Voilà du changement! lui dit l'un d'eux. Traverser la Manche, vous qui n'osiez même pas prendre l'omnibus.

—Oui, oui, mais c'est bien différent aujourd'hui. J'ai quarante ans depuis quinze jours.

—Eh bien?

—Comment! Vous ne savez donc pas que tous les travaux des savants sur la vie humaine établissent que les chances de mort sont presque nulles de quarante à soixante ans.

A la correctionnelle:

—Pourquoi avez-vous tué votre femme?

—La vie commune était insupportable.

—Il fallait vous séparer.

—Je lui avais promis de ne la quitter qu'à sa mort.

FEUILLETON.

SANS MÈRE.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT

PREMIÈRE PARTIE.

PENDANT L'ORAGE.

—Suite—

Pierre qui supposait toujours que son beau-frère était chez Jeanne Descours, ne répondit pas.

—Croyez moi, insista le docteur, suivez mon conseil.

—Je verrai, répondit l'ingénieur évasivement, j'ai besoin de réfléchir.

Mais deux choses harcelait M. de Sauves.

Jeanne était-elle revenue à Paris et dans ce cas, pourquoi Georges ne rentrait-il pas à la maison?

Ensuite il avait son échéance, la plus considérable, toutes les réparations de l'usine et de l'hôtel étant à payer pour le jour même.

Or, son beau-frère ayant emporté les trente huit mille francs avec lesquels on devait tout solder ce matin-là, Pierre devait envoyer chez le banquier de la maison chercher la somme.

Il appela le caissier.

—Monsieur Simon, lui dit-il, voici un chèque avec lequel vous irez chez M. Gérard, notre banquier, toucher quarante mille francs.

Le caissier eut un mouvement de contrariété.

—Qu'avez vous? demanda Pierre qui s'en aperçut.

—Mes écritures sont très en retard, monsieur, répondit-il, car vous savez que je suis parti subitement samedi.

De plus, ma mère est toujours très malade, et je voudrais demander à monsieur l'autorisation de m'en aller de bonne heure. Alors, si je pouvais ne pas faire cette course, je l'aimerais mieux.

—Bien, répondit M. de Sauves qui devait sortir de son côté pour aller voir si Jeanne Descours était de retour à Paris, bien, je vais faire ma commission moi-même.

Chez Jeanne, il n'apprit rien, sinon qu'elle n'était rentrée qu'au matin et seule; puis qu'elle était ressortie un peu plus tard, sans dire où elle allait.

A la banque, malgré son sang-froid, il s'embrouilla dans les explications qu'il donna pour demander de l'argent.

Et préoccupé ainsi qu'il l'était, de la gravité qu'allait amener dans la situation de sa sœur, l'absence persistante de Georges, il répondit à tort et à travers aux diverses questions que lui posa M. Gérard.

—Qu'a donc M. de Sauves? demanda celui-ci à son secrétaire, lorsque Pierre eut disparu. Lui, toujours si pondéré, si calme, si grave, on dirait qu'il a un coup de marteau dans la cervelle.

—Il a peut-être subi quelque perte qui le désole, répondit l'employé. Car il n'est pas naturel qu'après avoir retiré quarante-trois mille francs de chez nous, samedi dernier sous prétexte de payer l'échéance d'aujourd'hui, ces messieurs viennent encore prendre quarante mille francs ce matin.

—C'est sans doute cela; mais tout de même, il avait une drôle de physionomie.

CHAPITRE IX

LA MAISON VIDE.

L'enterrement de Pauline Gages avait été fixé au mardi à onze heures et demie.

En arrivant à l'usine, après ses deux courses du matin, Pierre trouva tout le monde en l'air.

—Que se passe-t-il? demanda M. de Sauves à l'un des ouvriers.

—Le malheureux Gages a perdu sa femme, patron.

Pierre s'arrêta net, les pieds cloués au sol.

—Comment, dit-il, cette pauvre Pauline est morte!....

Il ne l'avait pas su, ou si on le lui avait appris, dans la préoccupation intense qui était la sienne depuis deux jours, il ne l'avait pas compris.

—Nous voudrions bien tous aller à la cérémonie, patron, dit l'ouvrier, un camaro est la peine...... faut lui porter des consolations.

—Ce qui est naturel. Je vous donne l'autorisation de quitter deux heures plus tôt, ce matin. Tachez d'être de retour à une heure.

—Peut-être deux, patron, mais pas plus tard.

—Bien, allez.

Et Pierre plus désolé que jamais s'en fut demander des nouvelles de sa sœur qui battait la campagne. Elle n'allait pas mieux, aussi dans son désespoir il n'eut point l'idée de la quitter pour porter quelques consolations à Eugène, qui était cependant son ouvrier de prédilection.

Celui-ci quand ses amis commencèrent à arriver leur apparut tellement bouleversé, tellement décomposé par le chagrin, qu'il fit pitié à tout le monde.

La morte était clouée depuis la veille au soir dans son cercueil qui était maintenant exposé au bas du petit escalier, entouré de quelques cierges et recouvert du drap mortuaire.

Les ouvrières de l'imprimerie où Pauline travaillait avaient porté des fleurs et des couronnes, avec cette sollicitude touchante que le peuple de Paris éprouve pour les morts qu'il a connus et aimés.

Dans un coin de la petite cuisine, Mme Lureau faisait boire la petite orpheline.

Elle tirait gloutonnement sur le biberon plein de lait, et c'était bien la plus belle fillette que l'on puisse voir, toute rose, avec des yeux bleus d'une extraordinaire beauté, des cheveux blonds qui descendaient au milieu du front en une petite mèche dorée aussi fine qu'un duvet d'oiseau, et une fossette coupant en deux un menton blanc, déjà fin et joli.

A côté, Eugène assis, pleurait le coude appuyé sur la table.

Il était habillé de noir pour la cérémonie, avec la redingote et le chapeau à haute forme qu'il avait achetés pour son mariage, et que Pauline avait si soigneusement serrés et pliés dans la commode depuis lors.

Il baissait la tête, il avait les yeux horriblement gonflés et les lèvres tremblantes.

On lui serrait la main; ses camarades très attendris balbutiaient quelques paroles à ses oreilles:

—Un grand malheur, mon pauvre vieux....

—Il faut du courage...... la gosse est là....

Rien, il n'entendait rien, il ne voyait rien, il ne reconnaissait personne.

—Comme il a du chagrin!.... disait-on autour de lui......

—Pauvre homme, il en mourra!....

—Une si brave femme aussi; il ne la remplacera jamais....

Au dehors, toute la rue se remplissait peu à peu d'ouvriers, de femmes, d'enfants du quartier, qui tous et toutes connaissaient la morte ou son mari et parlaient d'eux.

—Bien triste pour un ouvrier, la maison sans femme!....

—Et la gosse encore à élever....

—Une terrible charge.

—Pauvre homme, un peu noceur, mais si bon garçon!....

Enfin, les prêtres arrivèrent, et le petit cortège se mit en marche vers l'église toute voisine de Saint-Jean-Baptiste de Belleville.

Eugène marchait en tête.

En quittant la maison, pendant qu'on hissait le cercueil dans le char mortuaire, il eut un frémissement de tout son corps, et laissa échapper un sanglot qui ressemblait à un hurlement de douleur, puis il se cassa de nouveau en deux, l'œil terne, la lèvre tremblante, inconscient et muet.

Il suivit le corps à l'église, dans la rue, au cimetière, sans paraître rien voir ni rien comprendre.

Mais quand il entendit la terre tomber sur le cercueil. Il se rejeta violemment en arrière, ses yeux arrondis parurent lui sortir de la tête, son chapeau tomba, et l'on vit ses cheveux se hérisser sur son front, tandis que ses dents s'entrechoquaient.

On eût juré que quelque effroyable apparition se dressait tout à coup devant lui, l'emplissant d'une de ces épouvantes subites qui vont se dénouer par la folie.

En effet, il se mit à pousser des cris aigus et sans voir les personnes qui l'entouraient, essayant de le calmer, il s'échappa de leurs mains et s'enfuit comme un fou.

A la porte du cimetière, quelques amis le rejoignirent et le firent entrer chez un marchand de vins, où on le fit asseoir, puis on le força à boire quelque chose.

Sur les bords du verre, les dents du malheureux s'entrechoquaient tandis qu'à une table voisine, des croque-morts trinquaient et mangeaient un morceau de fromage de brie en buvant du vin blue.

Enfin, Eugène Gages parut reprendre possession de lui-même.

—Il faut rentrer à la niche, mon vieux, lui dit un de ses camarades d'atelier.

—Jamais!.... C'est trop vide maintenant.

Tous le regardèrent étonnés.

Le chagrin le faisait-il déraisonner?

—Alors, dit, l'un d'eux, qu'est-ce que tu vas faire?

—Je veux partir, m'expatrier.

—Et la gosse?

—Ah! oui, c'est le point noir. Je ne peux pas emmener une enfant de deux jours, c'est sûr, et cependant je ne veux pas rester ici, non. C'est pour le coup qu'avec la niche déserte comme elle va l'être, je tomberais tout à fait dans le vice, et par conséquent dans le troisième dessous.

Merci bien!... devenir une gouape, un ivrogne, un propre-à-rien!... Non. J'ai promis à ma pauvre défunte de me relever au contraire. En souvenir d'elle, je vais essayer.

—C'est bien, ça!

—Alors que vas-tu décider?

—Je placerai la gosse quelque part. Je ne sais pas où, par exemple. Dans quelque endroit où je puisse la retrouver plus tard, puis je m'en irai en Amérique.

Il y a des maisons à Paris où l'on embauche des mécaniciens, on paye le voyage, et là-bas on assure une haute paye. Je vais en chercher une.

—Il y a un commissionnaire au faubourg Poissonnière qui procure ces engagements dont tu parles.

—A quel endroit?

—Un peu plus haut que le Conservatoire et vis-à-vis. Il y a un bateau dans la vitrine.

—Rue Auber il y en a un autre.

—Rue Sainte-Cécile aussi.

—Dans ce moment ci on demande des ouvriers partout à l'étranger, principalement dans l'Amérique du Nord.

—C'est par là que j'aimerais mieux aller. Enfin, je vais voir.

—Il faut prendre quelque chose avant de nous quitter.

—Non, merci, mes amis, je ne le pourrais pas.

J'ai la gorge serrée.... j'ai trop de chagrin. Je vais aller faire mes courses.

—Tu devrais consulter d'abord M. Pierre qui est si bon pour toi, dit un des ouvriers de l'usine. C'est un homme de raison; il te donnerait un conseil utile.

—Ou bien M. Georges, dit un autre.

—Allons, viens à l'atelier, tu auras bien le temps d'aller chez les agents après.

Mais subitement Eugène, qui était déjà debout, chancela, tandis qu'une pâleur mortelle envahissait ses traits qui se convulsaient de nouveau.

—Ah! mon Dieu, qu'as-tu? demanda quelqu'un; tu vas perdre connaissance.

Mais lui, une main sur ses yeux, murmura par deux fois:

—Ma pauvre femme!.... ma pauvre femme!......

Puis relevant la tête au bout de quelques minutes:

—Je n'ai besoin de prendre conseil de personne, dit-il, je veux partir, rien ne m'en empêchera.

—Puisque c'est son idée, dit un ami, à quoi bon le contrarier?....

On lui serra la main, et Eugène au bout de quelques instants s'éloigna du côté de Paris.

Mais comme c'était un homme d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, il ne tarda pas à se ressaisir, et à réfléchir à sa situation.

Il devait arracher aux commissionnaires chez lesquels il allait se rendre successivement les meilleures conditions possibles. Pour cela, il fallait surmonter son chagrin afin d'avoir toute sa clairvoyance, toute sa lucidité.

Quand il arriva rue du Faubourg-Poissonnière, il était absolument maître de lui.

Il exposa brièvement sa situation, et discuta clairement et simplement les conditions de l'engagement.

On lui proposait de payer le voyage, et, à l'arrivée, on lui assurait une paye de moitié plus forte que ce qu'il pouvait gagner à Paris.

Quant aux vivres, il y avait une cantine pour les ouvriers et comme on lui dit le prix des diverses denrées alimentaires, il se convainquit que les économies étaient possibles.

Mais Eugène voulait, en dehors de tout cela, une somme d'argent qui lui permit au départ de placer sa fille dans quelque asile.

On n'accéda point à sa demande.

Rue Sainte-Cécile, on consentit à lui donner la somme, mais il ne la trouva pas assez forte.

Enfin, rue Auber, il s'arrangea.

—Quelles sont vos références? lui demanda-t-on avant de signer définitivement.

—M. Pierre de Sauves, l'inventeur du bois sculpté, rue de Belleville, 280.

—Bien, on ira aujourd'hui même. Si les renseignements sont favorables, demain on vous versera l'argent, et vous devrez être dans la journée du 4 au Havre où l'embarquement aura lieu le 5 au matin.

—Mais nous sommes aujourd'hui le 3, dit Eugène Gages.

L'employé regarda avec indifférence un agenda pendu au mur, et sur lequel se voyaient le nom du mois et le quantième.

—Oui, dit-il, le 3.

Eugène ne répliqua pas.

Au moment de sortir, il se retourna et revint vers le bureau.

—Pardon, monsieur, dit-il, si c'est un effet de votre complaisance, voulez-vous me rendre un service?

—Lequel?

—Vous plairait-il de dire au patron que si je le quitte c'est rapport que ma femme est morte?....

—Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même?

—J'ai beaucoup de chagrin, je viens de l'enterrement; j'aimerais mieux ne plus revenir à l'usine.

—Bien.

A propos, si vous avez des affaires à régler, vous pouvez arriver au Havre le 4 aussi tard que vous le voudrez, même dans la nuit. L'embarquement aura lieu le 5 à dix heures du matin, pourvu que vous soyez à l'appel, il n'en faut pas davantage.

—Et l'argent, quand le toucherai-je?

—Demain matin, à partir de neuf heures.

—Merci, monsieur.

Gages partit.

Avant de rentrer chez lui, il alla chez un marchand de meubles qu'il connaissait, et lui ayant exposé sa situation, il lui proposa de lui vendre tout ce qui composait son petit ménage.

Le marchand accepta.

—Je serai demain matin chez vous pour l'estimation, dit-il.

—Demain matin, je ne m'y trouverai pas, répondit l'ouvrier.

Je dois être à neuf heures à l'agence qui m'engage, et de là courir pour placer ma pauvre petite Clotilde.

—Alors, quand?

—Tout de suite, si vous le voulez.

—Tout de suite, non je ne le peux pas, car il faut que j'attende ma femme qui est sortie, pour tenir la boutique; mais aussitôt qu'elle sera rentrée, je me mettrai en route. Avec l'omnibus de Louvre-Belleville, qui ne passe pas loin d'ici, je serai vite chez vous.

—Merci, mon vieux, à tout à l'heure.

Et Eugène qui était fatigué lui-même de toutes ces courses, prit une voiture pour revenir à la maison.

Il la laissa à moitié de la rue de Belleville à peu près, et fit le reste du trajet à pied.

L'excellente Mme Lureau était encore là, soignant l'enfant, ayant mis le ménage en ordre.

Après avoir fait chez elle le nécessaire, elle était revenue, avait balayé, nettoyé, ouvert les fenêtres, de sorte que le pauvre petit intérieur avait repris son ancienne physionomie soignée et proprette, comme lorsque la malheureuse Pauline s'en occupait avec tant d'amour.

Toute trace de l'enterrement avait disparu.

L'horrible odeur du phénol elle-même ne se sentait presque plus.

—Comme vous êtes bonne, dit Eugène attendri. Comment vous remercierai-je jamais?

En étant un homme courageux et en ne vous laissant pas abattre par le chagrin.

—Ça, ce n'est pas probable, car je viens de prendre une grande résolution.

—Celle de ne jamais plus faire la noce?....

—Oui, fit-il très grave, d'abord celle-là, mais une autre également.

—Laquelle?

—Je suis engagé pour l'Amérique.

—Ah! mon Dieu! et la petite?

—Je ne l'emporterai pas, bien sûr, ce ne serait pas possible,

—Alors, qu'est-ce que vous allez en faire?

—La maison avec laquelle j'ai traité me paye mon voyage, m'assure une journée assez forte pendant dix-huit mois, durant lesquels, moi, je ne travaillerai que pour elle, et de plus, elle me donne comme prime ou avances, quinze cents francs.

Ces quinze cents francs je vais les consacrer tout entiers à l'enfant. Ils serviront d'abord à payer ses mois de nourrice, ensuite à la placer dans un couvent où elle sera élevée en ouvrière, jusqu'à ce que je revienne.

S'il n'y a pas assez, j'enverrai d'autre argent d'Amérique quand les quinze cents francs seront finis. Car là-bas, j'en gagnerai, et j'en économiserai, je n'y vais que pour ça.

—Vous êtes un brave homme, monsieur Gages, dit la laitière attendrie jusqu'aux larmes, ce que vous faites là est très bien et vous portera bonheur.

Mais vous, avec quoi allez vous partir?

—Je vais vendre les quelques meubles qui sont ici. Avec ça, je payerai le terme qui n'est que de 62 fr. 50, et je garderai les quelques sous qui me resteront après avoir réglé le médecin.

—Alors, fit Mme Lureau, vous vendez tout?

—Je ne peux pas faire autrement. Je vous prie cependant d'accepter la commode en souvenir de Pauline qui vous aimait. Ma pauvre femme a été si heureuse de l'acheter quand nous nous sommes mariés!....Il me répugne de la vendre!....

Quelques larmes vinrent aux yeux de l'ouvrier.

—Non, non, dit Mme Lureau, je ne veux pas. Vous n'avez pas trop pour vous.

—Et moi, je vous en prie. Que voulez-vous que me fassent quelques sous de plus ou de moins? Je n'aurai pas de besoins pendant la traversée, et là bas je gagnerai le lendemain de mon arrivée.

—J'accepte, mais à une condition.

—Laquelle?

—Que je la rendrai plus tard à la petite, ensuite que je payerai mon voyage pour la conduire en nourrice, car j'ai en vue ce qu'il lui faut.

Eugène ébaucha un geste de protestation.

Il se retint.

—Comme vous voudrez, dit-il. Quand on n'est pas riche, il ne faut pas de fierté. Où est cette nourrice

—Aux environs de Caen, mon pays. Je connais une amie à moi qui cherche un nourrisson et qui prendra très bien l'enfant jusqu'à trois ou quatre ans pour cinq cents francs.

Après cela, il y a un orphelinat dans un petit village voisin, à la Delivrande, où on recevra la fillette et où on lui donnera une très bonne éducation avec les mille francs qui resteront.

—C'est entendu. Demain, vous aurez l'argent, et si l'enfant venait à mourir en nourrice, vous garderiez le reste.

—Non, je vous le rendrai.

—Je n'accepterai jamais rien de cette somme, c'est pour la petite. Si j'avais le malheur de la perdre, je n'en voudrais pas revoir un centime.

—Il faut bien espérer qu'elle vivra. Voyez comme elle est belle!

Et la brave femme présenta la fillette à Gages.

Mais celui-ci, loin de la prendre pour la caresser, s'éloigna vivement de la petite créature comme si elle lui faisait éprouver un profond sentiment de dégoût et de répulsion.

—Vous ne voulez pas l'embrasser? demanda Mme Lureau.

—Oh! non! jamais!

—Pourquoi? fit-elle stupéfaite.

Il devint très rouge, hésita, puis tout à coup:

—Elle a tué sa mère! dit-il enfin.

—Pauvre agneau! elle n'en est pas cause.

—Possible, mais Pauline n'y est plus!

La laitière n'insista pas.

Après tout, Eugène avait tant aimé sa femme!....

Le marchand de meubles vint ainsi qu'il l'avait promis quelques heures après, et son estimation faite, en exceptant la commode et les hardes du marché, il donna deux cents francs du tout.

—Trois cents, dit Eugène, je n'ai pas le sou.

L'autre, qui était Auvergnat, discuta longtemps.

Enfin, on tomba d'accord à deux cent cinquante.

—Les voilà, dit le marchand, j'enverrai chercher le tout après demain.

—Non, demain dans la journée. Je partirai le soir, il vaudra mieux que je sois là.

—Madame Lureau, dit-il à la laitière, vous trouverez les nippes de ma pauvre femme dans la commode. Gardez le linge pour la petite, si vous le voulez; quant aux robes, portez les; d'ici à ce que l'enfant soit grande, les vers les auraient mangées.

—Non, non, dit la brave femme, la petite Clotilde trouvera le tout ensemble; et je le soignerai si bien qu'il n'y aura aucun dégât.

—Comme vous voudrez.

Il fut convenu qu'elle allait emporter la fillette chez elle où elle la nourrirait pendant deux ou trois jours au biberon, en attendant de pouvoir la conduire en Normandie.

Dans la soirée, Mme Lureau était revenue chez elle.

Assis dans la cuisine, Eugène ne touchait point au ragoût que l'excellente créature lui avait préparé avant de s'en aller.

Il était seul, un coude appuyé sur la table, la tête penchée sur sa main, les yeux fixes, le visage horriblement bouleversé, une ride profonde tracée entre les deux sourcils, ainsi qu'un coup de hache perpendiculaire.

De temps à autre des frissons ébranlaient l'ouvrier, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, ses prunelles s'arrondissaient, se dilataient.... il lui semblait qu'on marchait là haut.

Il avait peur!

Lui, un homme!

Et de quoi donc?....

Car ce ne pouvait être en vérité de cette pauvre créature qui l'avait tant aimé et avait été pour lui tendre comme une femme, indulgente comme une mère!

Tout à coup, vers neuf heures, un pas, réel cette fois-ci, s'arrêta devant la porte de la maisonnette, et deux coups très secs furent frappés contre la porte, avec une canne sans doute.

Comme si une décharge électrique l'eût touché, Eugène fut debout, les cheveux dressés, la figure plus blanche qu'une cire, avec l'expression d'une terreur profonde.

—Mon Dieu!.... Qu'est-ce que c'est? murmura-t-il en portant instinctivement la main sur sa bouche comme pour étouffer jusqu'au bruit de son souffle.

Quelques secondes se passèrent.

L'ouvrier restait immobile, les prunelles dilatées, les pieds cloués au sol, la gorge serrée.

De nouveau, on frappa.

—Gages! êtes-vous là? dit en même temps une voix d'homme au timbre bienveillant.

Mais l'autre devint encore plus pâle.

—Monsieur Pierre! balbutia-t-il en proie à une épouvante folle, une épouvante qui atteignait les dernières limites.

Ah!.... Que me veut-il?...

Mais M. de Sauves, car c'était lui, en effet, voyant un mince filet de lumière passer par la jointure du contrevent, ouvrit la porte, quoiqu'il n'eût rien entendu bouger.

Un simple loquet la fermait.

Il céda sous la pression de Pierre.

Eugène était retombé assis, son visage enfoui dans ses doigts crochetés.

M. de Sauves s'approcha de son ouvrier de prédilection.

Puis touchant son épaule:

—Mon pauvre Gages! dit-il doucement. Vous êtes donc bien malheureux, que vous vous expatriez?...

Lentement le mari de Pauline releva la tête.

Ses traits étaient couverts de larmes.

—Malheureux!... répéta-t-il. Oh! oui, patron, à en mourir!...

—Je le comprends, vous aviez une si brave femme!

Mais pourquoi abandonnez-vous votre enfant? Car vous ne pouvez l'emporter si loin.

—Je me suis décidé parce que j'ai touché une prime d'engagement et une avance; avec cela, j'ai pu assurer les mois de nourrice de la petite, et ses premières années d'existence.

—N'étais-je pas là pour vous aider! moi? N'y suis-je pas encore?... Renoncez à votre projet, Gages; restez mon contremaître, mon aide, mon ami, si vous le voulez, et je me charge de votre fille.

Une contraction rapide passa sur le visage d'Eugène; ses lèvres tremblèrent; ses yeux, où les larmes subitement se séchèrent, devinrent sombres.

—Oh! cela, murmura-t-il d'une voix sourde, jamais!....

Pierre fut frappé de l'expression de terreur profonde qu'avaient revêtue ces traits si intelligents.

—Pourquoi donc me refusez-vous? demanda-t-il extrêmement étonné. N'avez-vous pas toujours en en moi un protecteur, un soutien, un conseil?.... Ne l'aurez-vous pas sans cesse?.... Mieux encore.... Restez et je vous donnerai dans nos affaires un intérêt qui, plus tard, vous fera arriver à une petite fortune.

Les traits de l'ouvrier se figeaient dans leur terreur croissante, devenaient singulièrement énergiques et durs.

—Non, répéta-t-il, non, je ne veux pas....

Plus bas au bout de quelques secondes, il ajouta:

—Je ne peux pas.

—Le motif vous allez me faire croire que vous me cachez quelque chose!

Ce mot tomba comme une goutte d'eau tombe sur du plomb en fusion, dans l'esprit anéanti de l'ouvrier.

Soudain, en effet, il se redressa, ses traits se rassérénèrent, s'apaisèrent, reprirent leur expression habituelle d'insouciance un peu doucereuse.

—O patron! dit-il en regardant M. de Sauves avec un muet reproche, quelle idée avez-vous donc de moi?

Allez, la vérité est douloureuse, mais pas difficile à deviner!....

—Puisque je vous dis que je me chargerai de votre petite fille!

—Ce n'est pas seulement ça. Mais trouver la maison vide et seule quand je rentrerai.... patience du bon Dieu!.... je ne le pourrais pas!.... Et puis, comme je me connais bien, je sais que je ne résisterais pas à la tentation!......

Il n'y a pas de raisons, de conseils, de sermons qui tiennent, je filerais!.... Et alors voyez-vous, au bout de quelque temps quelle jolie gouape je deviendrais!....

Non, je ne veux pas en arriver là!.... J'aime mieux m'en aller.

—Mais là bas, à Philadelphie où vous vous rendez, m'a-t-on dit, les mêmes dangers vous attendent?

—C'est pas la même chose. Là-bas, il n'y aura plus les camaros d'ici; plus les mêmes endroits où aller, les mêmes boui boui, les mêmes caboulots.—Gens inconnus, pays nouveaux—Je serai bien plus fort pour ne pas me laisser entraîner, qu'ici pour remonter le courant.

M. de Sauves admit les raisons d'Eugène.

Après tout.... c'était vrai ce qu'il disait.

Il n'insista pas.

—Votre véritable voie est peut-être au Nouveau-Monde, dit il. Vous êtes un homme remarquablement intelligent. Avec de la volonté et de l'énergie vous deviendrez un homme supérieur. C'est ce que j'ai dit aujourd'hui à l'individu qui est venu me demander des renseignements sur votre compte, tout en me réservant d'insister ce soir pour vous garder.

J'eusse été si heureux de faire quelque chose pour vous!....

Une émotion puissante, contre laquelle il luttait en vain, étreignait Gages.

—Oh! patron! murmura-t-il en plaçant une main sur ses yeux, que vous êtes bon!....

Une expression horriblement douloureuse contracta le visage sympathique de M. de Sauves.

—Bon? répéta-t-il, peut-être pas plus qu'un autre; mais j'ai souffert, moi aussi, Gages autant souffert que vous, et c'est pour cela que j'ai pitié de ceux qui sont malheureux.

—Autant que moi?.... non, patron, ce n'est pas possible.

—Hélas!.... J'adorais ma femme et elle est morte comme la vôtre, presque instantanément et cela au lendemain d'une catastrophe qui nous avait ruinés, alors qu'elle était mon conseil, ma force, ma consolation.

Quelques larmes coulèrent des yeux bruns de M. de Sauves.

Il se leva.

—La vie est dure, continua-t-il tristement, bien dure et bien amère!.... Mais avec de l'honnêteté, de la conduite et de la volonté, on finit bien par avoir raison des événements eux-même! Adieu, Gages, puisque vous voulez partir malgré ce que je vous ai dit, tâchez de vous sortir d'affaire là bas. Conduisez-vous bien, pensez à votre petite fille, dont l'affection vous payera plus tard de vos sacrifices actuels; et si vous vous trouvez dans l'embarras, ou que vous ayez besoin de quelque chose, adressez-vous à moi, je ne vous oublierai pas.

Confus de tant de bontés, blanc comme un suaire, avec les traits plombés et les paupières clignotantes, Eugène ne pouvait que balbutier:

—Merci, patron, merci!....

Aux derniers mots de l'ingénieur, son émotion éclata subitement en un sanglot qui le secoua tout entier.

—Oh! moi non plus, s'écria-t-il, je ne vous oublierai jamais, monsieur Pierre!....

M. de Sauves tendit sa main ouverte.

—Allons, mon pauvre Gages, dit-il, adieu, et vous réussirez!....

Mais quoique le jeune homme demeurât sa main en avant, prête à serrer celle qu'il sollicitait, Eugène, soit qu'il ne vit pas le mouvement, soit qu'il ne voulut pas y répondre immobile, debout comme cloué au sol, les yeux baissés, les traits livides.

—Adieu! et bonne chance, répéta Pierre en se dirigeant vers la porte.

Gages ne l'accompagna même pas, on l'eût dit changé tout à coup en quelque statue du désespoir et de l'épouvante.

Il était tard.

M. de Sauves marchait vite pour regagner sa demeure.

Et tandis qu'une lumière brillait toujours chez l'ouvrier, par la porte restée ouverte, Pierre arpentait la rue de Belleville en se répétant:

—Quelle attitude singulière!... Pourquoi n'a-t-il pas voulu serrer ma main?....

CHAPITRE X

RECHERCHES VAINES.

Quelques jours se passèrent, Jeanne Descours avait quitté Paris.

—Où était-elle allée?

Ni sa concierge, ni une de ses amies intimes qui d'ordinaire la voyait journellement, ne le savait.

Elle était partie avec un jeune homme blond, portant ses moustaches seulement, un garçon de vingt-huit ou trente ans environ.

Blanche Gauthier, l'amie de Jeanne, l'avait entrevue avec lui, un matin dans une voiture, elle ne lui avait pas parlé.

Jeanne, très méfiante, n'avait pas voulu le lui laisser voir.

—Pour que tu essayes de me le souffler, lui avait-elle dit; merci bien!

Le jour de la Pentecôte, elle lui avait raconté qu'il lui arrivait une chose extraordinaire comme aventure, qu'elle avait enfin mis la main sur quelqu'un de riche, lequel lui payerait un voyage très loin, à Spa ou à Arcachon.

Après ces renseignements que Pierre recueillit à force d'adresse et de persévérance, il fut convaincu que Georges Chaniers, repris de son ancienne passion pour la Tigresse, était parti certainement avec elle, manger les trente-huit mille francs qui étaient dans la caisse de l'usine, la veille de la Pentecôte.

Et il avait laissé comme cela sa femme qui venait d'accoucher, sa petite fille à peine née?

M. de Sauves se l'expliquait à lui-même en songeant à une de ces aberrations si semblables à des actes de folie.

Et plus que jamais il se taisait, gardant ses impressions pour lui.

Cependant, Suzanne, qui était de l'avis du docteur Garniers, et qui ne connaissait pas les pensées douloureuses qui hantaient l'esprit de l'ingénieur, lui avait dit plusieurs fois:

—Vous pouvez me croire, monsieur Pierre, cette absence n'est pas naturelle.

M. de Sauves, en général, devenait très pâle et ne répondait pas

—Pourquoi ne vous adressez-vous pas à la préfecture de police? lui conseilla-t-elle un jour en présence de la garde, Mme Nouvailles.

Pierre, qui avait une aversion instinctive pour cette femme aux yeux louches et au visage cauteleux, leva les épaules, très contrarié que Suzanne lui parlât de ces affaires-là devant elle,

—Je dois avoir mes raisons pour ne pas le faire, dit-il en quittant la pièce.

—A votre place, fit observer madame Nouvailles à la jeune fille, quand l'ingénieur fut parti, j'irais moi-même à la police. Elle n'est pas faite pour les chiens, après tout!

Suzanne, exaspérée des larmes continuelles de Mme Chaniers qu'elle adorait, de ses angoisses, de ses douleurs, se trouvant à bout d'inventions et de mensonges, suivit le conseil de la garde.

Un matin, elle se rendit dans le cabinet du chef de la sûreté, quai des Orfèvres, et là, elle expliqua l'affaire qui l'amenait.

De ses yeux clairs, non dissimulés derrière ses lunettes blanches, le chef, M. Marais, un homme intelligent et énergique, la regardait, écoutant et pesant la moindre de ses paroles,

—Comment n'est-ce pas un parent de la famille qui soit venu me faire cette déclaration-là, mademoiselle? demanda-t-il à Suzanne quand la jeune fille eut terminé sa révélation.

Elle ne se troubla pas, mais avec un certain sentiment de colère, un sentiment qu'y avait mis ce qu'elle appelait l'apathie de M. de Sauves, elle répondit:

—Il n'y a à la maison que Mme Chaniers qui est encore au lit de ses couches, et fort malade, ainsi que je vous l'ai dit; moi qui ai été recueillie par eux et qui suis presque de la famille tant je les aime tous, et M. Pierre?

—Qu'est ce que c'est M. Pierre?

—M. de Sauves, le chef de l'usine et le frère de madame.

Le chef de la sûreté eut un imperceptible tressaillement.

Il leva la tête, comme tout bon chien de chasse dresse l'oreille à l'approche du gibier.

—Alors, continua-t-il, pourquoi M. de Sauves n'est-il pas venu à votre place?

—Je le lui ai conseillé, il m'a répondu: J'ai des raisons pour ne pas le faire.

—Ah!.... Savez-vous lesquelles?

—Non, monsieur, pas le moins du monde.

—Les deux beaux-frères étaient-ils d'accord?

—Ils s'adoraient.

—M. Chaniers aimait-il sa femme?

—A la folie.

—Avant son mariage avait-il eu quelque liaison?

—Je ne le crois pas, car monsieur a fait la cour à madame pendant trois ou quatre ans avant de se marier. C'est un mariage d'amour.

—Et depuis, il n'aurait pas fait quelque léger accroc au contrat de mariage?

Suzanne protesta de toutes ses forces.

—Ah! Dieu! non, s'écria-t-elle, il n'y a pas de danger. C'était une passion folle que monsieur avait pour madame, et réciproquement. Ils ne se voyaient où ils étaient.

—Tout cela est fort étrange, murmura M. Marais.

Puis plus haut:

—Dans l'usine que dit-on de cette absence?

—M. de Sauves a raconté que M. Chaniers était en voyage pour l'industrie, et on l'a cru.

—Sans commentaires?

Avant que Suzanne n'ait eu le temps de répondre. M. Marais ajouta:

—Il faut tout me dire, même du potin le plus invraisemblable si vous voulez que je réussisse, car la moindre chose à son importance pour moi.

Suzanne ne baissa pas son franc regard si droit.

—Je ne sais rien, monsieur, dit-elle, je n'ai rien entendu en dehors de ce que je vous ai raconté.

—Bien, mon enfant. Ne parlez à personne de votre démarche, n'est-ce pas?

—Pas même à M. de Sauves?

Le chef allait répondre vivement.

Tout à coup la flamme indiscrète de ses claires prunelles s'éteignit, et au bout de quelques secondes, d'une voix presque indifférente, un peu lente il répondit:

—Non, pas même à M. de Sauves, c'est inutile.

Cette restriction gêna un peu la femme de chambre.

Elle reprit l'omnibus qui devait la rapporter à Belleville, et la gorge légèrement serrée, le cœur lui battant un peu plus fort qu'à l'ordinaire. elle se disait:

—Après tout, M. Pierre est le chef de la famille. Il est si honnête et si bon.... J'ai voulu faire à ma tête sans le consulter, j'ai peut-être eu tort.

—A trois jours de là, une voiture s'arrêta devant l'usine, et un homme, correctement vêtu de noir, petit et nerveux, avec des yeux clairs, au regard d'une ténacité et d'une énergie extraordinaires, en descendit.

Il marchait vite, d'un pas leste et nerveux.

—M. de Sauves? demanda-t-il dès l'entrée de la maison.

Un ouvrier qui sortait lui indiqua le grand bâtiment au fond de la cour et au-dessus duquel s'élevait le panache de fumée, du haut fourneau de l'usine.

—Vous voyez bien cette porte là-bas, n'est ce pas? fit il avec complaisance.

—Oui, dit l'autre.

—Vous entrerez. Tout de suite à gauche, vous trouverez ce mot: Bureau. C'est là que se tient toujours le patron. Pas besoin de vous faire annoncer, il reçoit tout le monde.

—Merci, mon brave, répondit l'inconnu.

Et très vivement, ainsi qu'il semblait faire toute chose, il se dirigea vers l'endroit indiqué.

Quand il ouvrit la porte, Pierre était seul, assis derrière le grand bureau plat, dont Georges jadis occupa un côté et lui l'autre.

La pièce était simple, tendue d'un papier vert comme tous les cabinets d'affaires de Paris. avec quelque chaises de cuir, des rideaux et deux fauteuils de la même nuance.

A terre, pas de tapis.

Aux murs, de nombreux modèles de bois sculptés, appliqués, bouquets, motifs, fabriqués dans la maison.

Sur la cheminée, une corbeille et deux grands candélabres, l'une des choses les mieux réussies, mais qui avait donné le plus de peine à M. de Sauves.

Le bureau était encombré de papiers, de dessins, de projets; la correspondance du matin était intacte sur un coin.

Pierre, au lieu de l'ouvrir, était accoudé au bureau, la tête appuyée sur ses mains relevées, le regard fixe, la physionomie bouleversée, empreinte d'un sentiment qui pouvait être au choix, ou une intense préoccupation, ou une douleur profonde.

En entendant la porte se refermer, il leva les yeux.

A la vue d'un étranger, il se souleva légèrement, et indiqua un siège à celui qui était devant lui.

Mais l'inconnu, sans lui obéir, considérait M. de Sauves avec une si bizarre insistance que celui-ci se sentit gêné de ce clair regard scrutateur et presque fixe, appuyé obstinément sur lui.

—Pardon, monsieur, dit-il en se levant tout à fait, à qui ai-je l'honneur de parler?

L'autre répondit en s'inclinant légèrement,

—Je suis M. Marais.

La physionomie de Pierre de Sauves ne changea pas.

M. Marais, répéta-t-il. Un commissionnaire, sans doute?....

Et comme l'inconnu souriait sans répondre, Pierre prit ce sourire pour une affirmation.

—Vous désirez voir nos produits, monsieur, continua-t-il.

Veuillez me dire quel genre vous voulez?

—Je ne suis point commissionnaire, monsieur, dit l'autre.

Je suis M. Marais, le chef de la sûreté, et je viens pour la disparition de M. Chaniers.

Subitement, M. de Sauves devint plus blanc qu'une cire.

—Mon Dieu! fit-il, tout à coup bouleversé à rendre l'âme.

Puis au bout de quelques instants reprenant un peu possession de soi-même.

—Auriez-vous de ses nouvelles? demanda Pierre.

—Non, répondit le magistrat, pas du tout.

M. de Sauves laissa voir un extrême étonnement.

—Pas de nouvelles? fit-il, alors pourquoi êtes-vous venu?.... Comment avez vous su?

Il pensait à Jeanne Descours.

Il se disait que si cette histoire était connue du chef de la sûreté ou de ses agents, des indiscrétions seraient évidemment commises, des indiscrétions qui pourraient revenir aux oreilles d'Adèle et détruiraient à jamais son bonheur.

Car il n'avait pas renoncé, lui, Pierre, à voir rentrer Georges à la maison.

Était-il possible qu'un jour ou l'autre sa folie ne l'abandonnât pas, que ses yeux ne se rouvrissent pas, que le repentir n'entrât pas dans son cœur et ne le ramenât pas vers sa femme, vers sa fille confus et aimant?

Ce jour là, si rien n'avait transpiré, on inventerait un prétexte à l'absence de Chaniers, et Adèle pourrait encore être heureuse.

Tandis que si elle savait l'infidélité de son mari, c'était, pour une nature comme la sienne, l'irréparable malheur, le désespoir éternel, sans consolation.

M. Marais, devant les hésitations, les angoisses, la pâleur de M. de Sauves se taisait, le dévisageant, l'observant plus que jamais.

—Voici l'explication que vous me demandez, monsieur, dit-il enfin. Il y a trois jours, mademoiselle Suzanne Vergnes, se disant femme de chambre de Mme Chaniers, est venue me déclarer que son maître avait disparu depuis la nuit même de l'accouchement de sa femme et que la famille désespérée me priait de faire des recherches.

Un vif mouvement de contrariété crispa la bouche de M. de Sauves.

Le chef s'en aperçut, mais continua, comme s'il n'avait rien vu:

—Aviez-vous connaissance de cette démarche-là?

—Non, monsieur, je l'ignorais. Et si j'eusse été consulté, j'eusse conseillé à Suzanne de ne la point faire.

—Serais-je indiscret de vous demander pourquoi?

Pierre essaya de sourire.

—Oui, dit-il, un peu. Pour vous répondre dans la limite du possible, je tiens à vous affirmer que je crois mon beau-frère absent pour quelque affaire intime; qu'il reviendra avant longtemps; mais qu'essayer de soulever le voile dont il s'entoure pourrait à mon avis avoir de graves conséquences soit pour lui, soit pour d'autres.

—Cherchez la femme, dit mystérieusement M. Marais.

—Non, au contraire, répondit vivement l'ingénieur, je vous supplie de ne pas la chercher.

Puis au bout de quelques secondes d'un silence, sinon pénible, du moins embarrassant.

—Tenez, monsieur, fit Pierre spontanément, je ne vous connais pas personnellement, mais je sais par des amis que vous êtes un homme de cœur, eh bien comprenez la situation, comprenez-là à demi-mot: Il y a là, à côté, une jeune femme, ma sœur, dont j'ai été un peu le père.

Elle adore son mari. Elle s'inquiète horriblement de son absence.

Je ne sais pas où est Georges. Je ne le présume même pas. Mais supposez qu'il ait oublié ses devoirs, qu'il ait cédé, à quelque tentation subite, qu'un de vos agents le découvre, que ma sœur l'apprenne..—elle peut en mourir.

Et si elle n'en meurt pas, quelle profonde blessure pour son cœur.

—Assez, monsieur, dit le chef de la sûreté, conquis par l'expression loyale et sympathique de M. de Sauves,

Je n'agirai désormais que dans la mesure de vos désir ou de votre demande personnelle.

—Merci, monsieur. Jusqu'à présent, qu'avez vous fait?

—Pas grand'chose, je n'avais pas de données. J'ai envoyé mes hommes dans les grands hôtels, dans les cercles, chez les femmes les plus à la mode, à la Morgue aussi.

Nulle part il n'y a eu d'indice, pas même un renseignement. M. Georges Chaniers dont nous avions la photographie, et qui était connu dans un certain monde, n'a été vu nulle part.

J'ai également télégraphié dans les diverses petites stations balnéaires d'été, en Normandie, en Bretagne, même à Baden et à Spa.

A ce dernier nom, Pierre eut une secousse qui l'ébranla des pieds à la tête.

—Et à Spa? dit-il. Rien non plus?

Ce mouvement involontaire avait de nouveau éveillé les méfiances de M. Marais.

—Il sait quelque chose, pensa-t-il.

Et tout haut:

—Non, rien, dit-il.

—Je vous en prie, si en dehors de mes prévisions vous appreniez une nouvelle quelconque, demanda M. de Sauves, faites-le moi savoir, mais à moi seul, n'est-ce pas? Ensemble, nous aviserons.

—Vous pouvez y compter, monsieur.

Les deux hommes s'étant serré la main, se séparèrent.

—C'est égal, se dit M. Marais en remontant dans sa voiture, l'homme paraît droit, loyal, honnête, mais il a un grand chagrin ou une profonde préoccupation. La physionomie est bouleversée, son attitude extraordinaire, son embarras perce à chaque seconde: tout cela n'est pas naturel.

Cependant, malgré les angoisses de Pierre, la fièvre de Mme Chaniers avait d'abord diminué, puis peu à peu, son excellent tempérament avait repris le dessus, et elle avait été hors de danger.

Mais avec sa santé était revenue sa lucidité; elle avait demandé son mari en femme qui veut connaître la vérité, et il avait fallu la lui dire.

Quand, mot à mot et presque syllabe par syllabe, elle eut arraché à Suzanne la triste histoire de la disparition de Georges, ou plutôt du peu que l'on en savait, Adèle s'était redressée sur ses oreillers.

—Quinze jours!.... Il y avait quinze jours qu'il était parti sans qu'un mot, une dépêche, une lettre vint dire où il était allé!....

Et sans un doute, sans une hésitation une grande conviction entra aussitôt dans l'esprit de la malheureuse jeune femme.

—Mort!.... mon mari bien-aimé est mort, s'écria-t-elle en sanglotant. Ah! Dieu terrible!.... nous étions trop heureux!

Suzanne voulut l'apaiser, la calmer, la consoler.

—Non, répondit-elle, vous vous exagérez le malheur. Monsieur a disparu.... il a peut-être fait quelque bêtise....

Mais il n'est pas mort, les corps se retrouvent toujours surtout au bout de quinze jours.

Adèle pleurait, son désespoir était horrible.

—Tais-toi, dit-elle au milieu de ses larmes, tu ne sais ce que tu racontes-là. Georges n'est pas capable d'une mauvaise action; il m'aime; pas une de ses pensées ne m'est cachée, j'en suis sûre. S'il n'est pas revenu, c'est qu'il est mort.

La nuit se passa dans une douleur intense, profonde, dépassant toutes limites.

Pierre, qui avait laissé momentanément son fils en Normandie, chez Mme de Lavarande, et qui couchait à l'usine depuis la disparition de son beau-frère, ne la quitta pas.

—Il reviendra, lui disait-il de loin en loin; calme-toi, je t'en supplie, tout espoir n'est pas encore perdu.

Mais elle, se redressant au milieu de ses sanglots, subitement prise de colère contre son frère qu'elle adorait, cependant, s'écriait:

—Il reviendra!.... mais que crois-tu donc Pierre? Qu'une autre femme me l'a enlevé, et qu'il m'a oubliée dans ses bras sans doute!....

Car il n'y a que ce motif qui pourrait, en dehors de la mort, expliquer son absence, et surtout son mutisme!....

Mais ce n'est pas vrai, cela, entends-tu!....

Georges n'est ni traître ni lâche! au contraire!

Puis comme M. Sauves ne répondait pas, la malheureuse continua:

—Je t'aime bien, mon Pierre, toi qui as été, qui est trop bon, mais si tu avais une semblable idée, je ne t'aimerais plus, je ne pourrais plus te voir jamais.

Dis que tu ne l'as pas soupçonné, dis que tu estimes toujours Georges, je t'en conjure.

Poigné d'angoisse, bouleversé à en mourir, M. de Sauves se pencha sur le lit de la désespérée.

—Oui, dit-il, je l'estime et je l'aime.

—Alors, pourquoi.... une si horrible pensée?

Elle ne put achever, les larmes de nouveau l'étouffaient.

—Pour t'apaiser, dit Pierre.

—Rien ne m'apaisera que lui, sa chère présence, son retour!....

Cependant, au jour elle s'endormit un peu.

Elle se levait depuis la veille.

Quand elle s'éveilla, un grand calme s'était fait en elle.

Sa douleur persistait, mais son énergie revenait. cette énergie douce, patiente, forte et inlassable, qui était le fond même de son caractère.

Était-ce avec des larmes et des mots qu'elle saurait ce que son mari était devenu, qu'elle le retrouverait?

—Non, il fallait agir, et pour cela guérir, reprendre au plus tôt ses forces et son intelligence.

Dans son berceau, Georgette dormait ses petits poings fermés.

Doucement, Adèle se leva et alla la chercher.

Elle la mit au sein, et pendant que la petite buvait gloutonnement, avidement, la jeune femme murmurait, en la pressant dans ses bras:

—Est-ce que c'est possible que tu sois orpheline, mon pauvre ange? Pourquoi Dieu nous punirait-il si cruellement toutes les deux, nous qui n'avons jamais fait de mal à personne?

Et peu à peu, se reportant en arrière, elle revit tout le passé; la mort de son père à elle, le désespoir de Mme de Sauves, la ruine succédant à leur vie si large, la misère, l'horrible misère arrivant alors avec les déboires, les angoisses, les humiliations de chaque jour.

Le courage indomptable de Pierre, le sien aussi, quand elle allait donner ses leçons de piano, sous la pluie, l'hiver, sous l'ardent soleil, l'été; toujours à pied, souvent exténuée de fatigue.

Puis l'arrivée de Georges dans sa vie.

Son bon regard droit, son caractère heureux, son expansion qui avaient éclairé tout de suite leur intérieur si triste, ensoleillé leur existence désespérée.

Comme il l'avait aimée!....

Elle se souvenait de ces petits bouquets de violettes qu'il lui rapportait le soir et qu'il lui offrait si timidement en balbutiant et en rougissant comme une fille; quand il osait les offrir, car le plus souvent il les déposait au coin du piano.

Et elle, qui n'osait pas parler davantage, quelle joie alors!.... Elle emportait comme une voleuse les frêles petites fleurs si parfumées et les couvrait de caresses, quand elle était seule dans sa chambre.

Et leur premier baiser!....

C'avait été presque malgré eux.

Pierre était là, elle serrait Robert dans ses bras.

Leurs regards s'étaient rencontrés, ils avaient eu la même pensée:

Peut-être un jour en aurons-nous un comme cela à nous!....

Et tout simplement ils s'étaient serré la main, et comme une chose naturelle les lèvres de Georges s'étaient appuyées sur le front d'Adèle.

Et Pierre avec son bon sourire paternel et doux lui avait dit quand Georges avait quitté la maison, le soir:

—Vous vous aimez donc, chers enfants!.... Ah! comme vous avez raison!.... L'amour honnête, vois-tu Adèle, il n'y a que ça de bon sur terre!

Et à partir de ce moment ils avaient été fiancés, ils s'étaient aimés purement, saintement, chastement, jusqu'au jour béni où ils avaient été mari et femme.

Maintenant, le rêve du jour des fiançailles était réalisé, leurs deux cœurs battaient en un seul; Dieu, pour eux s'était privé d'un de ses anges et le leur avait envoyé; ils avaient cette suprême consécration de l'amour, cette réalisation absolue du bonheur, cette joie sans nom qui s'appelle: l'enfant!....

Georgette avait fini son repas.

Avec des précautions infinies, car elle s'était endormie, l'adorée, Adèle la recoucha dans son berceau.

—Georges ne te verra t-il, murmura-t-elle en la regardant si belle, si blanche, si rose!....

Lui qui t'aimait tant déjà, ne te bénira-t-il pas, ne te dirigera t-il pas dans la vie, ne veillera-t-il pas sur toi, mon trésor!....

Non, ce n'est pas possible!....

Dieu ne prend pas ainsi les pères aux petits enfants!.... Va, je vais te le chercher, moi, et je sais bien qu'où tout le monde a échoué, je réussirait!....

Elle s'habilla sans appeler Suzanne, tant elle avait peur qu'on s'opposât à son projet.

Elle était si faible encore!....

Quand elle fut prête, Pierre frappa à sa porte.

Il venait la voir, ainsi qu'il le faisait chaque matin.

En l'apercevant, toute vêtu, il demeura frappé de stupéfaction.

—Où vas-tu? lui demanda-t-il.

—Chercher Georges, répondit-elle simplement.

—Mais tu est folle! tu t'es levée hier pour la première fois.

—Je suis très forte. On dirait que je n'ai jamais été malade. Je t'en supplie, Pierre, laisse moi sortir. C'est l'angoisse, l'inaction et l'incertitude qui me tueront.

—Mais où veux-tu aller?

—Partout où Georges a pu se rendre lui même.

—On s'y est rendu.

—Qui?

—Moi d'abord. Egalement M. Marais, le chef de la sûreté.

Adèle eut un haut-le corps.

—Comment, dit-elle, tu t'es adressé à la police pour nos affaires privées?

—Ce n'est pas moi. Mais Suzanne, désespérée de te voir si malade, ne sachant que répondre à tes interminables questions, est allée faire une déclaration sans me prévenir.

—Elle a eu bien tort.

—Certainement. Mais ne lui en fais pas de reproches; elle a agi par affection pour toi.

—Et qu'a découvert M. Marais?

Rien.

—Tu ne veux peut-être pas parler. Mais tu peux tout me dire: ce que j'ai à craindre ou à espérer; je suis très forte.

Plus bas, mais avec l'énergie qui revenait avec le désespoir immense, Adèle ajouta:

—N'ai-je pas ma fille?....

—Je t'ai dit la vérité, répondit Pierre. M. Marais n'a rien pu découvrir. Mais je lui ai prié d'arrêter ses recherches. Peut-être qu'en les continuant aujourd'hui il sera plus heureux. Veux-tu le voir?

—Comment est-il?

—C'est un homme de cœur, d'une intelligence supérieure,

—Allons chez lui!

—Non, pas dans l'état où tu es. Je vais m'y rendre seul, et le prier de revenir ici avec moi; dans une heure tu le verras.

—Je ne veux pas te contrarier. Mais fais vite. L'angoisse me dévore. Il me semble que Georges m'appelle, qu'il me reproche mon inaction, mon apathie

Pierre embrassa sa sœur.

—Si tu te laisses aller à cette impatience, lui dit-il, les nerfs prendront le dessus, tu n'auras plus de possession de toi-même, par conséquent ni force, ni clairvoyance, ni énergie.

Calme-toi, apaise-toi, écoute-moi. Et qui sait si à nous deux, à nous trois, avec M. Marais, nous n'atteindrons pas notre but?....

Elle se jeta dans ses bras.

—Oui, je sais, dit-elle, tu es toujours la sagesse et la raison incarnées; mais je suis si malheureuse!....Puis-je garder mon calme?....

Elle appuya sa tête endolorie sur l'épaule de M. de Sauves, et éclata en sanglots.

Pierre, à plusieurs reprises, baisa les beaux cheveux blonds d'Adèle, ces cheveux semblables aux blés murs, si doux de nuance, et se débarrassant doucement de son étreinte, il l'assit sur sa chaise longue.

Puis allant prendre Georgette dans son berceau:

—Pour le moment, dit-il, il faut penser à elle, et l'aimer plus que tout! Garde-la jusqu'à mon retour, qu'elle veille sur toi, qu'elle soit ta protectrice et ta consolation.

Il partit.

Deux heures après, il était de retour avec le chef de la sûreté.

Pierre avait eu l'heureuse chance de rencontrer M. Marais dans son cabinet.

Après les quelques affaires courantes expédiées, le magistrat l'avait reçu.

M. de Sauves lui avait tout raconté et comment il avait momentanément calmé Adèle en lui promettant la visite du chef de la sûreté.

—Je vous en prie, avait-il ajouté, venez, mais faites bien attention à ce que vous direz à ma sœur. Elle n'est pas encore guérie et son amour pour son mari lui donne une extraordinaire pénétration.

M. Marais, ému de l'accent avec lequel Pierre de Sauves parlait d'Adèle, ne put s'empêcher de lui dire:

—Vous aimez beaucoup votre sœur?

Simplement le jeune homme répondit:

—Je l'ai élevée. Elle était si jeune quand mon père est mort!....

Le chef de la sûreté n'insista pas.

Mais si l'ingénieur l'avait bouleversé par sa physionomie loyale et sa voix si profondément honnête, ce fut bien autre chose quand M. Marais se trouva en présence de Mme Chaniers.

Pierre de Sauves avait, en effet, les réticences que lui causait l'idée que Georges s'était enfui avec Jeanne Descours, tandis que la jeune femme elle, n'en avait pas.

Adèle de suite se sentit en présence d'un homme de cœur, aussi osa-t-elle pleurer, supplier, laisser voir ses angoisses et son désespoir.

—Monsieur, disait-elle en élevant ses belles mains jointes vers M. Marais, tandis que ses joues pâles étaient couvertes de larmes, je vous en supplie, rendez-le moi. Si vous saviez! nous nous aimions tant!.... Bien sûr, il lui est arrivé quelque grave accident. Qui sait s'il ne gît pas, muet et inconscient, sur quelque lit d'hôpital, sans qu'on sache qui il est!...

Cette idée ouvrait des perspectives nouvelles au chef de la sûreté.

—Je chercherai, madame, dit-il en partant, je vous le promets. Pour vous donner des nouvelles, je ferai des miracles.

—Et vous me direz la vérité?

—Oui, je vous le jure.

—Quelle qu'elle soit?

—Foi d'honnête homme.

—Allez, je vous crois. Et si vous réussissez à me rendre mon mari, ma vie entière et celle de ma fille seront à vous.

Trois jours après, M. Marais n'avait encore rien découvert.

Le lendemain de la visite du chef de la sûreté, Adèle avait à tout prix voulu descendre au jardin.

Le temps était splendide, il faisait un commencement d'été magnifique, sans trop de chaleur.

La jeune femme avait marché sous les grands arbres d'abord, puis elle était allée dans la rue, un peu plus loin chaque fois.

Elle était forte, la fatigue ne l'atteignait pas. Le quatrième jour elle dit à Suzanne:

—Si tu veux m'accompagner, viens; mais je deviendrais folle si je ne cherchais pas Georges moi-même.

Suzanne vit bien qu'Adèle avait une de ces résolutions que rien ne peut combattre ni ébranler.

Elles prirent une voiture, et Mme Chaniers commença à visiter les amis, les commissionnaires, les anciens camarades de l'École centrale, tous ceux qui pouvaient lui donner un indice quelque léger qu'il fût.

Rien n'était touchant comme cette jeune femme si pâle et si triste, qu'on rentait désespérée mais si courageuse, et qui s'en allait de porte en porte, ainsi qu'en un calvaire mille fois douloureux et sanglant, disant à tous:

—Je vous en prie, cherchez, rappelez vos souvenirs, ne l'avez-vous pas vu ou rencontré quelque part?.... Il est impossible qu'il ait ainsi disparu, sans qu'on retrouve trace de lui.

Et le chef de la sûreté, qui ne pouvait plus rien lui refuser tant elle lui faisait pitié, lui avait permis de visiter tous les hôpitaux, toutes les maisons de secours, tous les lieux où s'exercent les charités et les dévouements.

Et Adèle passait dans les salles, de jour en jour plus désolée, plus malheureuse, regardant toutes ces pauvres figures de malades, leur donnant quelque aumône, laissant encore tomber de ses lèvres où venaient mourir des sanglots quelques paroles qui les consolaient et leur faisaient du bien.

—Il est mort! Je ne le reverrai jamais!.... disait-elle à Suzanne qui ne la quittait pas.

Enfin, il fallut renoncer à cette recherche infructueuse et qui tuait la malheureuse femme.

Rien!.... Ni M. Marais ni elle n'avaient rien découvert! Et Suzanne, afin de ne pas la voir mourir de chagrin répétait:

—Tant que nous n'aurons pas son cadavre, nous devons espérer le revoir. Qui sait!.... la vie a tant de mystères!....

Mais Mme Chaniers hochait douloureusement la tête et, en laissant couler ses larmes, maintenant intarissables, elle répondait:

—Non, jamais!....Mon cœur me dit qu'il m'a quitté pour toujours, il ne me trompe pas!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE?

CHAPITRE I

LUGUBRE TROUVAILLE.

L'été avait commencé splendide.

Juin n'avait pas été trop chaud; dans tous les cas, c'étaient de bonnes chaleurs saines qui avaient eu lieu jusque-là.

Dans un ciel très pur, un beau soleil d'or brillait; à l'horizon point de nuages; dans l'atmosphère rien de lourd ni d'orageux.

Chaque jour, vers le soir, des brises douces se levaient, rafraîchissant le grand Paris travailleur et industrieux, celui qui gagne sa vie, qui peine, qui sue, et qui ne peut aller au loin chercher pendant les mois brûlants de l'année le repos et l'air plus frais.

Mais tout à coup, au commencement de juillet, le temps changea subitement.

L'air se raréfia au point que l'on ne pouvait plus respirer; le soleil s'obscurcit, n'apparaissant plus que comme un large disque de cuivre rouge, aux rayons de feu capables d'allumer des incendies ou de faire éclater les cerveaux. Le soir et pendant la nuit de larges éclaires déchiraient les nues.

Dans les rues, on s'abordait en se disant:

—On étouffe!.... Quel temps orageux!.... Pas possible que ça dure ainsi.... Le tonnerre va éclater!

Non, rien n'éclatait, et l'on continuait de vivre sous un ciel embrasé dans une intolérable fournaise.

Derrière l'usine, il y avait un immense réservoir d'eau à fleur de terre, profond de trois mètres environ et qui servait à un précédent locataire soit pour son industrie, soit pour alimenter ses chaudières.

Sous la chaleur torride des jours précédents l'eau s'était évaporée et semblait mauvaise.

—Pourquoi ne fais-tu pas vider et nettoyer le bassin? demanda un jour Adèle à son frère; j'ai peur que cette insupportable odeur nous rende tous malades.

—Il y a une vanne au moyen de laquelle on peut faire écouler l'eau très vite, répondit Pierre, dans ce moment-ci, elle est dérangée. Je vais donner des ordres pour qu'on la répare, et dès que ce sera fait, tu ne sentiras plus rien.

Mais on était très occupé en ce moment-là.

Les commandes abondaient, et M. de Sauves ne put détourner ses ouvriers pour faire la réparation convenue.

Adèle insista de nouveau.

—Si tu savais, lui dit-elle un matin qu'elle était à l'usine où elle se rendait journellement; cela devient intolérable surtout pendant la nuit.

Pierre, depuis quelques jours était revenu à Passy, où Mme de Lavarande lui avait renvoyé Robert.

L'ingénieur répondit d'une façon évasive à Mme Chaniers.

—Tiens, fit remarquer un des ouvriers à un autre, on dirait que le patron n'a pas envie de faire faire ce travail-là.

—Ce que tu sens, ajouta en même temps M. de Sauves en s'adressant à sa sœur, ce ne peut être l'eau qui a une odeur très caractéristique en général, c'est sans doute du sang de bœuf dont on se sert pour la fabrication des bois durcis et qu'on aura dû jeter quelque part. Il est probablement entré en décomposition et infecte. Je ferai faire des recherches et tout sera nettoyé.

Le lendemain, l'ingénieur dit à Adèle:

—J'ai trouvé ce qui sentait si mauvais.

—Qu'est-ce que c'était?

—Ainsi que je l'avais pensé, du sang de bœuf pourri et oublié dans un coin. J'ai fait laver au sulfate de fer, et pour plus de précaution, on a jeté du phénol.

Le lendemain matin, Pierre partit en voyage.

Il allait à Lille, où un industriel très important demandait à commencer des affaires avec la maison Chaniers.

—Je pousserai jusqu'à Bruxelles, dit-il à sa sœur, et je serai probablement trois ou quatre jours absent.

S'il y avait du nouveau, télégraphie-moi dans les deux villes, bureau restant.

Ce fut entendu.

Le soir, tard, la chaleur devint plus insupportable que jamais.

Dans son grand lit, où maintenant elle dormait elle dormait seule, Adèle en vain se tournait et se retournait, sans que le sommeil pût venir clore ses paupières.

Georgette elle-même, dans son berceau, respirait péniblement.

La jeune femme se leva.

—J'étouffe, dit-elle......

Et passant un peignoir de flanelle, elle se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

La lune, toute pâle, brillait au-dessus des grands arbres du jardin.

De temps en temps, d'épais nuages noirs la voilaient, courant sur elle comme un bataillon en déroute, ou fuyant comme pris de peur et d'épouvante.

Dans l'air embrasé, pas un souffle.

Du grand Paris oppressé et endormi, à cette hauteur, pas un bruit ne venait.

Et l'odeur, l'intolérable odeur montait, entourant l'usine, arrivant dans l'appartement, fade, écœurante, atroce.

—C'est épouvantable! murmura la jeune femme.

Et Pierre qui croyait m'en avoir débarrassée!....

Décidément, demain matin, il n'y a ni ouvrage ni commande qui tienne, je ferai vider le bassin.

Elle essaya de reculer jusqu'à sa chaise longue, en laissant toujours la fenêtre entr'ouverte à cause de la chaleur.

Mais l'odeur âcre, putride, entrait sans cesse, envahissant toute chose, paraissant glisser partout, des meubles aux tentures, des parquets aux murs.

—Il vaut encore mieux étouffer, se dit Adèle. Je crois que je vais me trouver mal, tant cela me porte au cœur.

Et d'un geste brusque, un peu rapide, elle ferma les persiennes d'abord, les vitres ensuite.

Elle ne put dormir, tant ces émanations lui avaient été désagréables, tant elles avaient imprégné la chambre où ses sens délicats les retrouvaient toujours.

Elle se leva dès que le jour parut, et fut descendue avant que le premier ouvrier arrivât.

—Je vous en prie, dit-elle au contremaître, faites vider le bassin qui est derrière l'usine. L'eau croupie dégage